



**HAL**  
open science

## Isis myrionyme

Laurent Bricault

► **To cite this version:**

Laurent Bricault. Isis myrionyme. dans Catherine BERGER, Gisèle CLERC, Nicolas GRIMAL (éds), Hommages à Jean Leclant. III, Bibliothèque d'étude 106/3, IFAO, p. 67-86, 1994. hal-01817049

**HAL Id: hal-01817049**

**<https://hal.science/hal-01817049>**

Submitted on 22 Jun 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Hommages à Jean LECLANT

VOLUME 3

ÉTUDES ISIAQUES

Contributions réunies par Catherine BERGER, Gisèle CLERC et Nicolas GRIMAL



INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDE 106/3 - 1994

# ISIS MYRIONYME \*

Laurent BRICAULT

Quiconque s'est intéressé à l'histoire de la diffusion des cultes égyptiens aux époques hellénistique et romaine a, un jour ou l'autre, en feuilletant la littérature fournie consacrée à ce sujet, buté sur une mention d'Isis *μυριώνυμος*. Considérée à juste titre comme l'épiclèse la plus caractéristique du phénomène expansionniste isiaque, elle fleurit sous la plume des savants qui se sont exprimés sur la question <sup>1</sup>. Aussi nous a-t-il paru intéressant de reprendre aujourd'hui le dossier dans son ensemble et de proposer quelques réflexions <sup>2</sup>.

\* Abréviations utilisées :

*Culte d'Isis* = Fr. DUNAND, *Le Culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée*, EPRO 26/3, 1973.

*Maronée* = Y. GRANDJEAN, *Une nouvelle aréologie d'Isis à Maronée*, EPRO 49, 1975.

*De Iside* = J.G. GRIFFITHS, *Plutarch's De Iside et Osiride*, 1970.

*Isis-book* = *id.*, *The Isis-book. Metamorphoses XI*, EPRO 39, 1975.

*Inventaire* = M. MALAISE, *Inventaire préliminaire des documents égyptiens découverts en Italie*, EPRO 21, 1972.

*Conditions* = *id.*, *Les Conditions de pénétration des cultes égyptiens en Italie*, EPRO 22, 1972.

*Pros.Is. I* = F. MORA, *Prosopografia Isiaca, I. Corpus prosopographicum religionis isiacae*, EPRO 113, 1990.

*Lexicon Theonymon* = G. RONCHI, *Lexicon Theonymon rerumque sacrarum et divinarum ad Aegyptum pertinentium quae in papyris ostracis titulis graecis latinisque in Aegypto repertis laudantur*, 1974-1977.

*Ausg.Texte* = M. TOTTI, *Ausgewählte Texte der Isis und-Sarapis Religion*, 1985.

*Isidorus* = V.F. VANDERLIP, *The Four Greek hymns of Isidorus and the cult of Isis*, 1972.

*SIRIS* = L. VIDMAN, *Sylloge Inscriptionis Religionum Isiacae et Sarapiacae*, 1969.

1. Cf. notamment TRAN TAM TINH, *Le Culte des divinités orientales en Campanie, en dehors de Pompei, de Stabies et d'Herculanum*, EPRO 27, 1972, p. 199-234, pour quelques très pertinentes remarques ; MALAISE, *Conditions*, p. 190 sq. ; GRANDJEAN, *Maronée*, p. 66-68 ; MALAISE, « L'expression du sacré dans les cultes isiaques » dans *L'expression du sacré dans les grandes religions*, 1986, p. 37 et n. 134 (*Homo Religiosus* 3) ; R. TURCAN, « Isis myrionyme », dans *Les Cultes orientaux dans le monde romain*, 1989, p. 77-127.

2. Nous avons tenté de nous inspirer de la problématique exposée par DUNAND, « Cultes égyptiens hors d'Égypte. Nouvelles voies d'approche

et d'interprétation », dans *Egypt and the Hellenistic World*, 1983, p. 95-97 (*StudHell* XXVII) et J. QUAEGBEUR, « Pour un inventaire raisonné des données relatives à la religion égyptienne d'après les sources documentaires grecques », dans *Actes du premier Congrès International d'Égyptologie*, 1979, p. 533-542 ; *id.*, « Cultes égyptiens et grecs en Égypte hellénistique. L'exploitation des sources », dans *Egypt and the Hellenistic World*, 1983, p. 303-325 ; *id.*, « Papyrologie grecque et religion égyptienne. Projet d'un répertoire explicatif », dans *Atti del XVII Congresso Internazionale di Papirologia*, 1984, p. 107-111.

Avant toute chose, il semble nécessaire de différencier le thème de la multiplicité des noms des dieux des épicleses, diverses nous allons le voir, qualifiant cet aspect de la divinité : une divinité polyonome n'est pas systématiquement *πολυώνυμος*.

Le thème de la multiplicité des noms des dieux n'est pas inconnu de l'Égypte pharaonique<sup>3</sup>. Encore revêt-il des formes variées épousant la délicate complexité de la religion égyptienne. La puissance de ces « dieux [qui] sont venus à la vie du fait qu'on les a nommés »<sup>4</sup> relève souvent des noms qu'on leur donne. Lesquels révèlent parfois la nature des dieux. Toutefois, il faut distinguer les noms des *kaou*, qui désignent l'essence du dieu, des épithètes, qui expriment ses compétences<sup>5</sup>. Compétences locales souvent, eu égard au caractère démiurgique de chaque dieu en chaque lieu. « Tu as établi ton trône en tout lieu que tu as choisi, afin de multiplier tes noms à travers les villes et les provinces » lit-on dans un hymne au soleil rappelé par J. Yoyotte<sup>6</sup>.

Ces dieux aux nombreux noms finissent par devenir des dieux « aux noms multiples », parés de l'épiclese *ḥ3 rn.w*<sup>7</sup>. Finissent, si l'on considère avec vraisemblance qu'Amon ou Osiris eurent d'innombrables noms avant d'être qualifiés de l'épiclese caractérisant cet état de fait<sup>8</sup>.

Quant à Isis, si elle ne porte jamais — à notre connaissance — l'épiclese *ḥ3 rnw* avant l'époque ptolémaïque, elle est « la divine dans tous ses noms » dans un chapitre du Livre des Morts<sup>9</sup>.

À l'instar des dieux de l'Égypte, les Olympiens se parent eux aussi de noms divers. Cependant, comme l'écrivait le Père Festugière, l'accumulation des épithètes ou des appositions « est rare dans les hymnes homériques anciens. On n'y trouve en général, accolée au nom divin, qu'une seule épithète, parfois deux, rarement trois. En revanche, ce trait de style devient plus fréquent au début de la période alexandrine. Il est enfin tout à fait habituel dans les hymnes orphiques et les œuvres contemporaines, sous l'Empire »<sup>10</sup>. Cette évolution est peut-être à l'origine de cette remarque de l'auteur anonyme du *Περὶ κόσμου*, traité apocryphe attribué à Aristote : « Bien que Dieu soit unique, il a beaucoup de noms qu'on lui donne, d'après tous les phénomènes

3. Cf. B.A. VAN GRONINGEN, *De Papyro Oxyrhynchita 1380*, 1919, p. 30-36 ; P. ROUSSEL, « Un nouvel hymne grec à Isis », *REG* 42, 1929, p. 152, n. 2 ; D. MÜLLER, *Ägypten und die griechischen Isis-Aretalogien*, 1961, p. 86-87 ; E. HORNUNG, *Le Un et le Multiple*, (trad. franç. de *Der Eine und die Vielen*, 1971), 1986, p. 73.

4. S. MORENZ, *La Religion égyptienne*, 1962, p. 47.

5. Cf. Papyrus de Turin, ed. Pleyte et Rossi, 132, 10. C'est l'histoire d'Isis et Rê dans laquelle Rê déclare avoir de nombreux *kaou*. Cf. E. BRESCIANI, *Letteratura e Poesia dell'antico Egitto*, 1969, p. 230-233.

6. J. YOYOTTE, *Les Pèlerinages dans l'Égypte ancienne*, 1960, p. 19 (*SourcOr* 1).

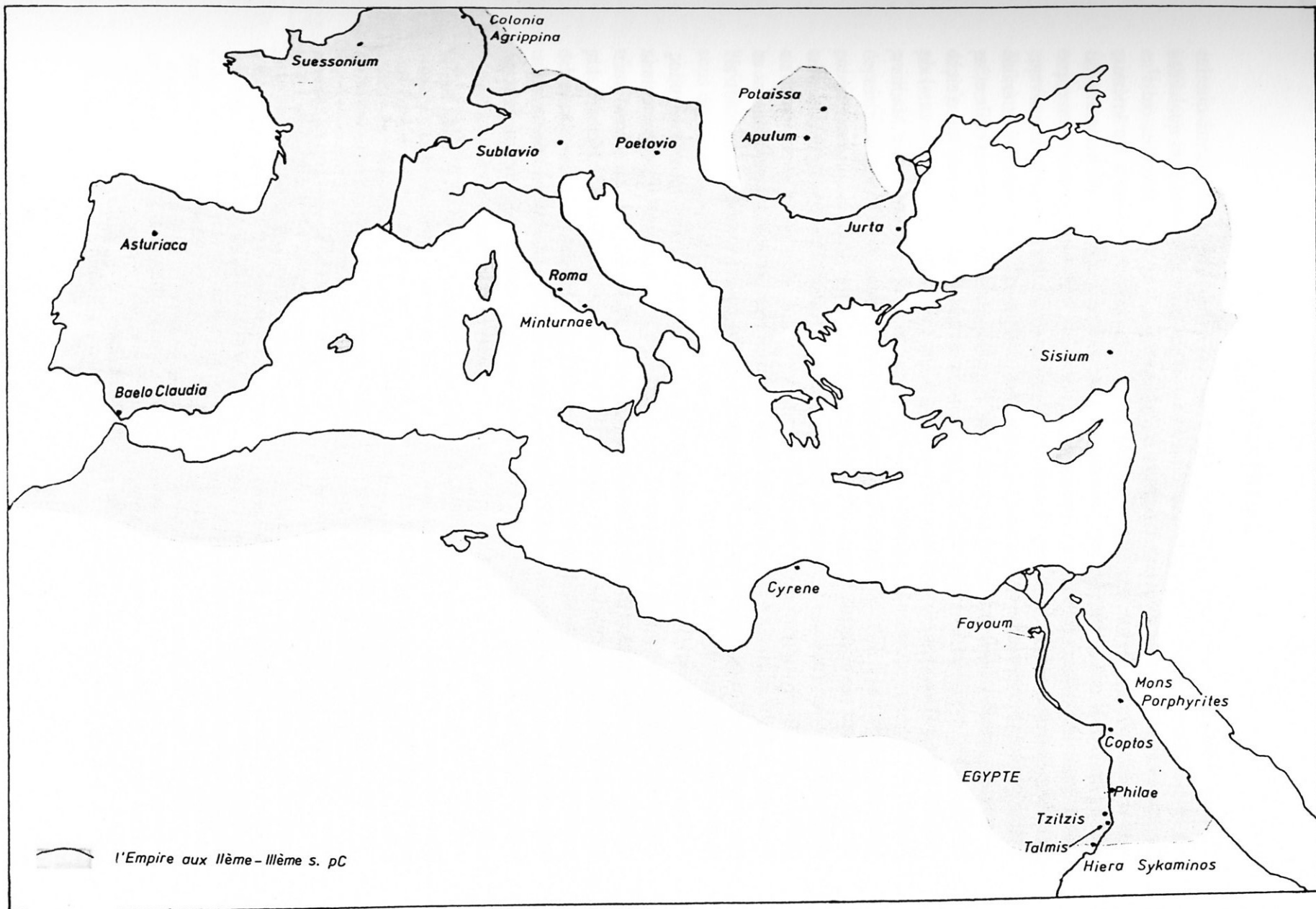
7. *Wb* II, 425, 3.

8. *Hymne à Amon du Caire* (XVIII<sup>e</sup> dynastie) ; cf. J. ASSMAN, *Ägyptische Hymnen und Gebete*, 1975,

n° 87, p. 199-207 et A. BARUCQ, Fr. DAUMAS, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne*, 1980, n° 69, p. 199 (IX, 3) et n. ak (*LAPO* 10) [traductions]. *Grand hymne à Osiris du Louvre* (Nouvel Empire) ; cf. ASSMAN, *op. cit.*, n° 213, p. 443-448 et BARUCQ, DAUMAS, *op. cit.*, n° 11 p. 91.

9. *Livre des Morts*, ch. CXLII ; cf. P. BARGUET, *Le Livre des morts des anciens Égyptiens*, 1967, p. 188 (*LAPO* 1) ; *LÄ* III/2, 1977, col. 198, s. v. « Isis » (J. Bergman).

10. A.J. FESTUGIÈRE, *Le Dieu cosmique*, 1949, p. 315 sq. ; cf. K. KEYSSNER, *Gottesvorstellung und Lebensauffassung im griechischen Hymnus*, 1932, p. 46 sq. et M. SIMON, « Anonymat et polyonymie divins dans l'Antiquité tardive », *Mélanges A. Brelich*, 1980, p. 517 sq.



Localisation des épicleses

dont lui-même est la cause. [Suit une énumération d'épithètes], tous noms que lui donnent les poètes »<sup>11</sup>. Parallèlement, un certain nombre de divinités sont qualifiées de πολυώνυμος, « aux nombreux noms » : Apollon, Hadès, Nikè, Artémis, etc.<sup>12</sup>.

La polyonymie divine devient, dans le monde alexandrin, si prisée qu'Artémis, dans l'œuvre de Callimaque, demande à son père d'être « appelée de beaucoup de noms, pour [en défier] Phoibos lui-même », lequel est πολυώνυμος dans l'hymne que ce même auteur a composé en son honneur<sup>13</sup>. Bien d'autres textes, hymniques souvent, littéraires toujours emploient dès lors l'épithète πολυώνυμος<sup>14</sup>. Le procédé littéraire — accumulation d'épithètes et/ou utilisation de l'épithète πολυώνυμος — s'enfle et se banalise. Il est peu de divinités helléniques, au tournant de l'ère chrétienne qui n'aient été chez un auteur ou un autre πολυώνυμος<sup>15</sup>. Isis se retrouve parée elle aussi de l'épithète, à cinq reprises au moins : dans le premier hymne de Madinet Madi au Fayoum (84-80 av. J.-C.)<sup>16</sup>, dans la litanie isiaque d'Oxyrhynchos — à deux reprises — (fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., mais la première rédaction de ce long texte peut être antérieure d'au moins un demi-siècle)<sup>17</sup>, dans l'hymne de Kios à Anubis (I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>18</sup>, enfin dans un papyrus magique de Péluse (III<sup>e</sup> s. apr. J.-C., mais le texte doit remonter au I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.)<sup>19</sup>. Quatre textes éloignés dans l'espace mais proches dans le temps et par l'esprit. Il est à craindre que pour certains, l'épithète πολυώνυμος, banalisée, n'ait perdu tout ou partie de sa substance.

Sans doute le parallélisme et la parenté entre les épithètes <sup>ϸ</sup>3 rn.w et πολυώνυμος sont-ils troublants. Certains l'ont noté<sup>20</sup>. A. Barucq et Fr. Daumas, commentant l'épiclèse <sup>ϸ</sup>3 rn.w portée par Amon, n'hésitèrent d'ailleurs pas à écrire : « Les Grecs ont transcrit cette expression « polyonyme », titre souvent appliqué à Isis »<sup>21</sup>. La remarque, pour pertinente qu'elle soit, n'en demande pas moins réflexion. Le verbe transcrire en appelle-t-il à une antériorité ? Sans doute. À une inspiration grecque venue d'Égypte ? Ce serait séduisant. Car la correspondance ainsi évoquée entre <sup>ϸ</sup>3 rn.w

11. VII, 2, p. 401B de la traduction de B. Saint-Hilaire, cité par P. COLLART, « L'invocation d'Isis, d'après un papyrus d'Oxyrhynchos », *RevEg* 1, 1919, p. 98.

12. *Hymne homérique à Apollon*, 82 (Apollon) et *Hymne homérique à Déméter*, 18 et 32 (Hadès) ; HÉSIODE, *Théogonie*, 785 ; BACCHYLIDE, *Epig.*, fr. 71, 1 (= *Anth. Pal.* VI, 313) (Nikè) ; PINDARE, *Isthm.* V, 1 (Théia) ; ARISTOPHANE, *Thesm.*, 320 (Artémis) ; SOPHOCLE, *Ant.*, 1115 (Bacchos) et fr. 855 Nauck, cité par STOBÉE, *Florilège* 65, 6 (Cypris).

13. CALLIMAQUE, *Hymnes*, III, 7 (Artémis) et II, 70 (Apollon).

14. Cléanthe, dans J.U. POWELL, *Collectanea Alexandrina*, 1925, n° 1, 1 p. 227 attribue cette épithète à Zeus ; C.H. ROBERTS, « A fragment of a new Hymn to Demeter », *Aegyptus* XIV, 1934, p. 448, édite un fragment hymnique du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.

présentant l'épithète ; ce texte est repris dans le *Supplementum Hellenisticum*, 1983, n° 9901, p. 507 sq. ; cf. par ex. le *P. Oxy.* IV, 675 col. II, 7 (milieu du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.) ou encore le *P. Oxy.* XXX, 2507,3 repris dans *Iambi et elegi graeci*, (éd.) M.L. WEST, 1972, II, n° 61.

15. Le tour ira s'amplifiant sous l'Empire ; cf. *Hymne orphique* XI, 10 (Pan), XVI, 9 (Héra), XL, 1 (Déméter) ; PROCLOS, *Hymnes* IV, 1 (Aphrodite), V, 1 (Hécate) ; NONNOS DE PANOPOLIS, *Dionysiaques*, XL, 400.

16. *SEG* VIII, 548, 26. Cf. V.F. VANDERLIP, *Isidorus*, p. 32 et TOTTI, *Ausg. Texte*, n° 21 p. 76 sq.

17. *P. Oxy.* XI, 1380, 97 et 102. Cf. TOTTI, *Ausg. Texte*, n° 20, p. 62-75.

18. L. VIDMAN, *SIRIS*, n° 325, 6.

19. *PGM* V, 503.

20. J.G. GRIFFITHS, *De Iside*, p. 503.

21. BARUCQ, DAUMAS, *op. cit.*, p. 199, n. ak.

et πολυώνυμος n'implique pas une stricte équivalence. Qu'elles puissent signifier littéralement la même chose, que l'on puisse les traduire pareillement en français ou en allemand, cela n'est pas douteux. Que leur signification profonde, en elles-mêmes mais surtout pour leurs utilisateurs soit identique, cela est moins certain. Ce que les Égyptiens voient dans <sup>c</sup>š3 rn.w ne recouvre pas forcément ce que les Grecs comprennent en πολυώνυμος. Cette nuance relative nous paraît pouvoir être mieux appréhendée à la relecture d'une catégorie de textes fameux, les arétalogies d'Isis<sup>22</sup>. En élaborant le texte de l'arétalogie-type probablement au III<sup>e</sup> ou au II<sup>e</sup> s. av. J.-C., les prêtres égyptiens (et leur(s) homologue(s) grec(s), si tant est qu'ils en aient eu besoin), dépeignant une Isis égyptienne sous un vernis grec, ont constitué un « produit » le plus exportable possible. Or, dans ce texte si travaillé, à la terminologie si pesée, point de polyonymie et encore moins de πολυώνυμος. Absence notable, et notée depuis<sup>23</sup>. Tant et si bien que l'auteur, grec cette fois, de l'arétalogie de Maronée publiée voici une quinzaine d'années par Y. Grandjean<sup>24</sup>, s'inspirant visiblement du texte arétalogique originel, mais capable à l'occasion de se montrer original, s'est fait un devoir d'intégrer la notion de polyonymie à son texte. Sans énumération fastidieuse, la concision de son style en fait en grande partie la valeur, mais sans utiliser non plus l'épithète πολυώνυμος. Simplement en rapportant qu'« on vous (Isis et Sarapis) invoque sous de nombreux noms chez les hommes »<sup>25</sup>.

Sur cette absence de polyonymie on peut avancer plusieurs explications, l'une n'excluant pas nécessairement l'autre. L'idée de suprématie qui imprègne l'arétalogie n'implique peut-être pas déjà la notion de syncrétisme-hénothéisme qui prévaudra plus tard dans le culte d'Isis. Et puis — surtout — le concept même de multiplicité des noms divins ne risquait-il pas d'être mal interprété par les Grecs ? Ne fallait-il pas mieux soustraire Isis à la polyonymie pour ne pas la ravalier au rang d'une quelconque divinité grecque ? Le moins ne fut-il pas un plus pour Isis ? Sans doute.

À l'époque ptolémaïque, en Égypte, la liste des divinités <sup>c</sup>š3 rn.w s'allonge quelque peu. À Atoum<sup>26</sup>, Amon et Osiris viennent s'ajouter Hathor<sup>27</sup>, Horus<sup>28</sup>, et Isis<sup>29</sup>. Plus

22. Parmi la très abondante littérature consacrée à ces textes, il faut surtout consulter R. HARDER, *Karpocrates von Chalkis und die memphitische Isispropaganda*, 1944 ; D. MÜLLER, *Ägypten und die griechischen Isis-Aretalogien*, 1961 ; J. BERGMAN, *Ich bin Isis*, 1968 ; MÜLLER, « I am Isis », *OLZ* 67, 1972, p. 117-130 ; enfin TOTTI, *Ausg. Texte*, qui en redonne le texte sous le n° 1, p. 1-4.

23. P. ex. FESTUGIÈRE, « A propos des arétalogies d'Isis », *HTR* 42, 1949, p. 233.

24. GRANDJEAN, *Maronée*.

25. Arétalogie de Maronée I. 20 et commentaire d'Y. Grandjean, *op. cit.*, p. 68.

26. *CT* VII, 469 d (Moyen Empire).

27. MARIETTE, *Dend.* III, 65.

28. *Edfou* II, 21, 6.

29. H. JUNKER, E. WINTER, *Das Geburtshaus des Tempels der Isis in Philä*, 1965, p. 53,9 (règne de Ptolémée VIII). J.G. GRIFFITHS, *Isis-book*, p. 146 sq., établissant un rapport entre πολυώνυμος et <sup>c</sup>š3 rn.w, rappelant le passage du *Livre des Morts* note à propos de <sup>c</sup>š3 rn.w « though no instance is extant of its application to Isis » ; la même petite erreur s'était glissée dans son commentaire du *De Iside* en 1970, p. 503 ; c'est toutefois la seule attestation d'une application à Isis de l'épithète <sup>c</sup>š3 rn.w que nous connaissons. D'autre part, Griffiths évoque avec pertinence un passage du *Livre des Heures* publié par R.O. FAULKNER, « An Ancient Egyptian Book of Hours », *JEA* 40, 1954, p. 34-39 ; *id.*, *An Ancient Book of Hours (P.BM 10569)*, 1958, dans lequel Isis reçoit un grand nombre de noms (17, 23 à 19, 5).

tard, à l'époque romaine, Anoukis et Nephthys porteront à leur tour l'épiclèse parcimonieusement distribuée<sup>30</sup>. Entre temps, la question de la similitude <sup>c</sup>šš *rn.w* / πολώνυμος a fait son chemin chez les théoriciens de l'expansion isiaque. Qualifier Isis de πολώνυμος serait réducteur, l'épithète grecque n'étant pas suffisamment riche de sens. Ils avaient un problème à résoudre. La solution, il semble bien que ce fut l'apparition du néologisme μυριώνυμος qui l'apporta.

Sur les trente mentions de l'épiclèse μυριώνυμος appliquée à Isis que nous avons pu rassembler, vingt-deux sont en langue grecque pour huit en langue latine (**doc. 22-25, 27-30**)<sup>31</sup>; deux sont extraites d'œuvres littéraires (**doc. 1-2**), trois figurent sur des papyri (**doc. 3-5**), les vingt-cinq autres ressortissent du champ de l'épigraphie. Il semblerait que la mention la plus ancienne soit une inscription de Philae (**doc. 10**) vraisemblablement contemporaine de Caligula (40/41 apr. J.-C.)<sup>32</sup>. Même si cette datation haute devait un jour être rejetée, les **doc. 18** et **1**, datés respectivement de c. 103 apr. J.-C. et 118/119 apr. J.-C. indiquent clairement que l'épiclèse s'est déjà propagée hors d'Égypte dans les premières années du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Qui plus est, si l'on en croit Plutarque, le nom de μυριώνυμος est celui qu'on lui donne le plus souvent (**doc. 1**). Il put prendre connaissance de ce nom lors de son séjour en Égypte, auprès des milieux sacerdotaux, vers 67/68 apr. J.-C.<sup>33</sup>. Les cinquante années séparant son voyage de la rédaction de son traité peuvent confirmer le bien fondé de sa remarque, même si on ne doit pas nécessairement la prendre au pied de la lettre.

En l'état actuel de nos connaissances, il semble donc possible de dater la création de cette épiclèse du milieu du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C., voire même, mais c'est là pure hypothèse, du règne court et marquant de Caligula. On sait qu'il montra certaines dispositions envers les cultes égyptiens<sup>34</sup>. Cela n'est peut-être pas sans conséquence pour notre propos. Même si le terme se trouvait depuis quelque temps dans les papiers d'un membre du clergé isiaque d'Égypte, l'époque était sans doute propice pour l'en faire sortir. Entre cette apparition et la dernière attestation connue (et datée) de l'utilisation de l'épiclèse μυριώνυμος, un peu plus de deux siècles se sont écoulés. En effet, les deux textes œuvres d'une ambassade méroïte en visite à Philae et datés de 260 apr. J.-C. (**doc. 12-13**) paraissent être jusqu'ici les plus tardifs de ce lot très fourni, à moins qu'un texte daté du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. (**doc. 3-4, 15-17, 28**) ne soit légèrement postérieur à ceux-ci. L'écart de

30. D. VALBELLE, « Deux hymnes aux divinités de Komir, Anoukis et Nephthys », *BIFAO* 83, 1983, p. 159-170 (hymne à Anoukis p. 161, l. 37 ; hymne à Nephthys, p. 166, l. 38).

31. Cf. **doc. 1-30**. Nous sommes loin de la remarque de DUNAND, *Culte d'Isis*, p. 14, qui écrivait à propos du **doc. 19** : « quant à l'épithète μυριώνυμος, on la retrouve appliquée à Isis dans un certain nombre d'inscriptions qui presque toutes (à l'exception d'une inscription de Cyrène et de trois dédicaces de Philae)

proviennent de l'Occident romain et sont rédigées en langue latine ».

32. Si l'on suit la datation proposée par A. MARTIN ; cf. **doc. 10**.

33. Cf. **doc. 1** et J. LECLANT, « Aegyptiaca et milieux isiaques », *ANRW* II/17.3, 1984, p. 1701 sq.

34. Sans doute moins frénétiques que ne le montre E. KÖBERLEIN, *Caligula und die Ägyptischen Kulte*, 1962. Les réserves de MALAISE, *Conditions*, p. 395-401, sont plus convaincantes.



temps serait de toute façon peu important et n'influerait guère sur ce rapide aperçu chronologique (I<sup>er</sup>-III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.)<sup>35</sup>.

La construction de l'épiclèse est rigoureuse et se fait sur deux termes grecs, μυρίος et ὄνομα. Littéralement, on peut traduire cette épiclèse par « aux dix mille noms » ou par « aux noms innombrables »<sup>36</sup>. Ce double sens est fondamental. Car au-delà de ce nombre de dix mille, c'est la notion d'infinité qui se fait jour. Et non plus seulement celle de multiplicité. Double sens en grec donc. N'oublions pas qu'en Égypte aussi le nombre 10 000 a valeur emblématique. Le hiéroglyphe signifiant 10 000, une longue tige où pend un têtard, n'est-il pas le symbole de l'éternité<sup>37</sup> ? Μυριώνυμος n'est ni un simple synonyme, ni même une variante de πολώνυμος<sup>38</sup>.

Créée directement dans la langue véhiculaire de l'époque gréco-romaine, le grec, l'épiclèse μυριώνυμος est une incontestable réussite de propagande. Il semble que le clergé se soit chargé de la diffusion de l'épiclèse. Ce qui n'est pas allé sans poser quelques problèmes. Le **doc. 30** en est une parfaite illustration. L'épiclèse, au début du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., et peut-être même dès avant, entre dans le texte d'un formulaire tout préparé que le clergé met à la disposition des fidèles désireux de s'adresser à la déesse et ne sachant comment le faire. À Baelo Claudia, en Bétique, il est plus que probable qu'un prêtre local a fourni au plaignant un texte, écrit en grec à l'origine puis traduit en latin, dans lequel l'épiclèse μυριώνυμος figure en bonne place<sup>39</sup>. Méconnaissant l'épiclèse et ne la comprenant visiblement pas puisqu'elle est transcrite directement du grec (langue vraisemblablement ignorée de ce fidèle indigène), celui-ci ne la saisit que phonétiquement et la réécrit telle quelle dans sa prière. Sans doute a-t-il appris de la bouche du prêtre que celle-ci exprime la toute-puissance de la déesse. D'où cette orthographe aberrante qu'a livrée la tablette de Baelo (*muromem*). Entre un clergé qui a dû prendre très tôt connaissance de l'épiclèse — elle figure dans le texte d'une loi sacrée du temple de Cyrène gravée c. 103 apr. J.-C. (**doc. 18**) — et la masse des fidèles à qui elle est destinée, un fossé subsiste, qu'illustrent les nombreuses fautes sur l'épiclèse que révèlent les sources (μυριοιόμου [**doc. 11**] ; μυρονύμου [**doc. 14**] ; *myrionimae* [**doc. 25**] ; *mirionymo* [**doc. 29**] ; *muromem*

35. Il est curieux de voir Chr. FROIDEFOND, dans les notes accompagnant sa nouvelle traduction du *De Iside* de Plutarque parue aux Belles Lettres en 1988, à propos du **doc. 1**, écrire, p. 302, n. 13 : « Usage attesté par plusieurs inscriptions grecques de l'époque ptolémaïque ».

36. Cf. le LIDDELL, SCOTT, JONES, art. μῦρι-ωνῦμος, p. 1154b. Il faut distinguer μῦριος qui signifie « innombrable » de μῦριοι, « dix mille ». Il existe de nombreux composés ayant μῦρι- comme premier terme, soit au sens d'innombrable, soit au sens numéral; cf. P. CHANTRAINE, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 1974, p. 722 sq.

37. YOYOTTE, *Tanis. L'Or des pharaons*, Catalogue

de l'exposition, 1987, p. 180.

38. VANDERLIP, *Isidorus*, p. 32 écrit que μυριώνυμος, a synonym [de πολώνυμος] often occurs of Isis. F. SBORDONE, « Iside maga », *Aegyptus* XXVI, 1946, p. 138, qualifie μυριώνυμος de variante più espressiva que πολώνυμος ; DUNAND, *Culte d'Isis*, p. 109, n. 6, parle également à propos de μυριώνυμος d'une « variante » de πολώνυμος.

39. J.N. BONNEVILLE, S. DARDAINE, P. LE ROUX, *Belo V*, 1988, p. 134. Sur ce type de formulaire, cf. H.S. VERSNEL, « Religious Mentality in ancient Prayer », dans *Faith, Hope and Worship : Aspects of Religious Mentality in the Ancient World*, 1981, p. 4 sq.

[**doc. 30**]). Sans doute la seule épiclèse *μυριώνυμος* n'est-elle pas l'unique responsable des carences orthographiques des fidèles isiaques. La transcription de *μυριώνυμος* en *myrionyma* est à cet égard significative. C'est l'une des rares épiclèses, avec les épithètes toponymiques (*Φαρία / Pharia*, *Ταποσίρις / Taposiris*, etc.) et la célèbre *Πελαγία / Pelagia* à être ainsi transcrite du grec en latin parmi les quelque 370 épiclèses différentes utilisées par les fidèles d'Isis entre le IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le V<sup>e</sup> s. apr. J.-C. C'est un indice significatif de l'importance qu'attachait le clergé à sa diffusion et de l'accueil que les Isiaques lui réservèrent.

Trente documents pour une aire d'utilisation allant de la Bétique aux rivages du Pont-Euxin et des berges nubiennes du Nil à la Dacie<sup>40</sup>. Cette répartition est très fluide si l'on considère qu'à chaque mention correspond une provenance différente — à l'exception de Hiéra Sykaminos où l'on relève deux proscynèmes de soldats stationnés à proximité (**doc. 16-17**) et du temple d'Isis de Philae avec ses quatre actes d'adoration (**doc. 10-13**). Quinze documents proviennent d'Égypte et de Nubie (**doc. 3-17**), un de Cyrène (**doc. 18**), douze sont issus du monde romain européen (**doc. 1, 20-30**). L'Asie n'est représentée que par le texte de Sisium (**doc. 19**) en Cilicie; tout au plus peut-on indiquer en outre que le dédicant de la statue d'Hécate trimorphos retrouvée à Jurta, en Mésie Inférieure, (**doc. 26**) est originaire de Dolichè en Commagène; la présence de ce document sur la rive occidentale du Pont-Euxin n'est peut-être qu'accidentelle<sup>41</sup>. Enfin, l'anonymat de l'auteur de la *Vita Aesopiaca* (**doc. 2**) laisse indécis sur son origine.

L'Afrique romaine et la Grèce, continentale et insulaire, jusqu'à présent, n'ont pas livré d'attestations d'Isis myrionyme.

La grande variété des lieux de provenance des documents ne le cède en rien à celle des utilisateurs de l'épiclèse. Dix-neuf hommes, deux femmes et neuf inconnus sont à l'origine de nos trente documents. Des fidèles de provenances très diverses : Romains (**doc. 7 ? , 8, 16-17, 21-22, 25-26 ? , 28-30**), Égyptiens (**doc. 3-5 ? , 9, 11, 14, 18**), Africains ou Orientaux (**doc. 12-13, 23 ? , 24**), Grecs (**doc. 1, 2 ? , 10 ?**) et inconnus (**doc. 6, 15, 19-20, 27**). Là encore, la présence des Grecs est réduite à sa plus simple expression : le seul Grec assuré est Plutarque.

La situation sociale ou professionnelle des utilisateurs est tout aussi variée : esclaves (**doc. 22-24, 28**), individus issus d'un milieu populaire non précisé (**doc. 11, 30**), soldats de rang subalterne (**doc. 7-8, 16, 17 ?**), membres du clergé (**doc. 1, 2 ? , 14, 18, 25**), notables et hauts-fonctionnaires (**doc. 9-10** [stratège], **12** [vice-roi], **13** [ambassadeur], **21** [proconsul], **29** [procurateur]) et inconnus (**doc. 3-6, 15, 19, 20, 26-27**). L'épiclèse paraît donc avoir touché des fidèles issus de toutes les couches de la société, de l'esclave Fructus au vice-roi de Meroë Abratoeis. Il est intéressant de

40. Cf. carte ci-dessus.

41. Cf. l'hypothèse avancée **doc. 26** quant à une probable identité Hécate = Isis dans ce document.

remarquer que nombre de ces utilisateurs sont des administratifs, des militaires ou des gens ayant beaucoup voyagé.

Les documents strictement religieux sont les plus nombreux : dédicaces d'autels ou de statues (**doc. 6-9, 19-29**), proscynèmes peints ou gravés (**doc. 10-14, 16-17**), papyri magiques (**doc. 3, 5**), traité de théologie (**doc. 1**), roman édifiant (**doc. 2**), poème louangeur (**doc. 15**), loi sacrée (**doc. 18**) ou encore *supplicatio* (**doc. 30**). Les documents privés sont quasiment absents, hormis une lettre de frère à frère (**doc. 4**). Encore cette lettre contient-elle un proscynème à Isis myrionyme.

Enfin, les supports matériels, tout aussi variés : papyrus, marbre, grès, bronze ou pierre.

Le succès d'un produit se juge à l'ampleur de sa diffusion, tant géographique que sociale. À cet égard, *μυριώνυμος* est une réussite.

Cette épiclèse ne revêt sans doute pas pour l'ancien proconsul d'Afrique L. Minucius Natalis, dans la dédicace qu'il dépose à Minturnae (**doc. 21**), après une vie d'expériences et de réflexions accumulées, la même signification que pour le très diplomate Tamis, ambassadeur méroïte soucieux d'accomplir au mieux sa mission (**doc. 13**) ou, *a fortiori*, pour l'exégète Plutarque de Chéronée (**doc. 1**).

Une grande variété de nuances appréciatives que l'on retrouve assez significativement chez les modernes, au travers des traductions qu'ils proposent <sup>42</sup>.

D'après la chronologie de la documentation, il semblerait que l'épiclèse *μυριώνυμος* a été créée de toute pièce par le clergé égyptien, et ce au cours du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. Cette création répondait à plusieurs besoins :

- traduire, sous une forme brève et incisive un mouvement théologique en plein essor, ce syncrétisme gréco-égypto-oriental dont Isis est la figure de proue;
- donner à la déesse une épithète insistant sur la multiplicité de ses noms;
- la différencier des autres divinités du monde hellénistique qui sont toutes, quasiment, qualifiées de *πολώνυμος*, l'épiclèse grecque chargée jusqu'ici de caractériser ce thème;
- donner, en grec, un relief tout particulier à l'épithète *ἑξήκοντα μυριάδων*, rôle que *πολώνυμος* ne pouvait pas tenir.

Mais que les prêtres créateurs de ce terme aient eu, individuellement ou collectivement conscience de tout ceci importe moins, en définitive, que la création elle-même. Plus que les motivations, ce sont ici les conséquences qui priment.

42. M. MEUNIER, *Plutarque. Isis et Osiris*, 1924, p. 166 privilégie la notion d'infinité avec Isis « aux noms innombrables » ; Th. HOPFNER, *Plutarch. über Isis und Osiris*, 2<sup>e</sup> éd. 1967, p. 228 sq. et A. GARCIA Y BELLIDO (*art. cit.* **doc. 29**), p. 197, optent pour le chiffre mille et Isis devient « *die Tausendnämige* », « *la de los mil nombres* » ; É. BERNAND, *Les Inscriptions grecques et latines de Philae*, 1969, p. 151 et A. BERNAND, *Les Portes du désert*, 1984,

p. 225, préfèrent une Isis « aux dix mille noms » ; FROIDEFOND, *Plutarque. Isis et Osiris*, 1988, p. 225, parle d'« Isis myrionyme », mais ajoute aussitôt « aux mille noms » ; enfin P.M. FRASER, *Ptolemaic Alexandria*, 1972, p. 193 (« *of ten thousand names* ») et 259 (« *of the myriad names* ») et GRIFFITHS, *De Iside*, p. 203 (« *the Myriad-named* »), *Isis-book*, p. 502 sq. (« *of countless names* ») improvisent avec bonheur selon le temps et l'heure.

Si les Égyptiens ou les Romains ont adopté avec bonheur l'épiclèse *μυριώνυμος*, il ne paraît pas en aller de même pour les Grecs. Aucune mention ne provient de Grèce proprement dite. Force est de constater, jusqu'à plus amples informations, que le monde grec s'est montré dans son ensemble imperméable à l'idée d'une Isis à la suprématie et à l'originalité si nettement affirmée. Il semble en aller de même pour l'Afrique romaine.

Si les refus sont intéressants à noter, il n'en faut pas pour autant négliger les acceptations. Le caractère omniscient d'Isis sous-tendu par *μυριώνυμος*, son omnivalence en appellent à l'adoration des fidèles. Plus riche que *πολύωνυμος*, plus large que <sup>c</sup>š3 *rn.w*, *μυριώνυμος* peut être considérée comme une somme des deux. Une somme supérieure à l'addition des parties parce qu'à la fois complémentaire et supplémentaire. Et qui doit moins à l'Égypte ou à la Grèce qu'à elle-même.

Les hymnes égyptiens à Isis de Philae <sup>43</sup>, les quatre hymnes d'Isidoros de Madinet Madi, la litanie d'Oxyrhynchos ont développé la notion, déjà ancienne, d'hénothéisme <sup>44</sup>. Isis absorbe les vertus et fonctions des déesses les plus diverses, hier égyptiennes ou sémitiques, aujourd'hui grecques ou latines. Cette absorption du pouvoir divin est telle que les inscriptions d'époque impériale, dans leur grande majorité, n'associent plus que rarement le nom d'Isis à celui d'une autre divinité <sup>45</sup>. Les hymnes d'Isidoros, la litanie d'Oxyrhynchos ou tel passage d'Apulée (*Métamorphoses* XI, 5) n'apparaissent dès lors plus que comme les étapes d'un processus se développant rapidement. Isis étant telle ou telle déesse, on pourrait la considérer sans trop de peine comme unique, et parler de « tendance monothéiste » <sup>46</sup>. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens à donner à ce terme. L'hénothéisme isiaque n'a que peu de rapports avec le monothéisme juif ou chrétien <sup>47</sup>. En absorbant les autres divinités féminines, Isis ne les anéantit pas. Celles-ci continuent d'exister par elles-mêmes. Ailleurs, et dans d'autres contextes, elles restent vivantes. Isis n'est pas « une » au détriment des autres. Évoquée comme *θιουι* par Isidoros dans le premier de ses hymnes <sup>48</sup>, elle est unique parce qu'elle est « toutes les

43. L.V. ŽABKAR, *Hymns to Isis in Her Temple at Philae*, 1988, réunit commodément ces huit textes et les commente.

44. Cf. DUNAND, « Le syncrétisme isiaque à la fin de l'époque hellénistique », dans *Les Syncrétismes dans les religions grecque et romaine*, 1973, p. 79-93 ; *id.*, « Les syncrétismes dans la religion de l'Égypte romaine », dans *Les Syncrétismes dans les religions de l'Antiquité*, *EPRO* 46, 1975, p. 152-185.

45. Par ex., pour les inscriptions d'Italie, cf. MALAISE, *Conditions*, p. 190 sq.

46. G. VANDEBEEK, *De interpretatio graeca van de Isisfiguur*, 1946, p. 132 sq.

47. A.D. NOCK, « Studies in the Graeco-Roman beliefs of the Empire », *JRS* 45, 1925, p. 85 et 90.

48. É. BERNAND, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, 1969, n° 175-I, 23 : p. 643, *θιουι* serait la transcription du vocable égyptien *t3 w<sup>c</sup>.t* prononcé *ti-wi* au Fayoum et signifiant « unique ». Comme le dit très justement É. Bernand, « le sens du mot est expliqué par *μούνη* dans la proposition introduite par *ὅτι* » : l. 23-24 *ὅτι μούνη εἶ σὺ ἅπασαι αἱ ὑπὸ τῶν ἐθνῶν ὀνομαζόμεναι θεαὶ ἄλλαι*. Pour M. VANDONI, « Il tempio di Madinet-Madi e gli inni di Isidoro », *Prolegomena* II, 1953, p. 116, n. 23, *θιουι* n'est autre que l'équivalent grec de *μούνη*. On retrouve le terme *μόνη* dans l'arétalogie iambique de Cyrène (*SEG* IX, 192, l. 4) : *Ἐγὼ τύραννος εἶσις αἰῶνος μόνη*. Sur *monos theos*, cf. G. DILLING, *TLZ* 1952, p. 470-476.

autres déesses invoquées par les races humaines ». La litanie d'Oxyrhynchos la dit également « unique » (μία)<sup>49</sup>, tout comme l'arétalogie de Cyrène (μία)<sup>50</sup>. Apulée, enfin, lui fait dire que son « être divin est unique » et ses noms « infinis » (*nomine multiiugo*)<sup>51</sup>. La dédicace fameuse de Capoue, œuvre d'Arrius Balbinus, résume à merveille cette idée : « *te tibi una quae es(t) omnia, dea Isis* »<sup>52</sup>. Divinité universelle, παντοκράτειρα, Isis rejoint là les spéculations hermétiques. D'ailleurs les arétalogies ne nous enseignent-elles pas qu'Isis fut « élevée » par Hermès<sup>53</sup> ?

Que μυριώνυμος soit la suprême caractérisation de l'hénothéisme isiaque d'époque romaine, l'épiclèse personnelle d'Isis concrétisant cet aspect fondamental de la déesse, l'aboutissement d'une conception théologique, voilà qui ne semble pas faire de doute. Ainsi doivent pouvoir s'éclairer certains points évoqués plus haut. Épiclèse toute à la gloire d'Isis, μυριώνυμος trouve significativement plutôt sa place dans des textes actes uniques d'une vie (proscynème, dédicace, invocation importante, qualification ultime), que comme épithète banale attachée à Isis dans un texte administratif ou économique. D'où vraisemblablement la quasi absence de mentions papyrologiques. On invoque Isis myrionyme lors d'un pèlerinage ou d'une action de grâce, on ne peut l'évoquer au quotidien. Essentielle différence entre μυριώνυμος et d'autres épiclèses comme θεὰ μεγίστη ou κυρία. Il y a là une forme ultime de respect pour la déesse. Par la grâce de ses fidèles et le dévouement de son clergé Isis est devenue *La Myrionyme*, par excellence. L'épiclèse est devenue nom.

Avant de conclure, il est un point de détail concernant Plutarque et Apulée que nous souhaiterions évoquer. Certes, les portraits respectifs d'Isis dressés par les deux auteurs diffèrent assez sensiblement. Il est pourtant un élément qui les rapproche tout en les opposant. Plutarque propose de voir en Isis μυριώνυμος une déesse réceptive, principe femelle de la nature en une explication peu convaincante d'inspiration néoplatonicienne mêlée d'éléments stoïciens. Cette explication reste une interprétation<sup>54</sup>. Apulée, dans sa vision syncrétique et panthéiste de la déesse n'emploie pas, lui, l'épiclèse *myrionyma*, bien que la forme latine apparaisse à plusieurs reprises (**doc. 22-23, 25, 27, 30**) avant la rédaction des *Métamorphoses*<sup>55</sup>. Ne l'aurait-il point connue ? Cela est peu vraisemblable. Alors, est-ce un refus de l'employer, un archaïsme volontaire ou un désir d'utiliser une fois de plus son propre vocabulaire ? C'est certainement dans cette dernière direction qu'il faut chercher la réponse à notre question. La *dea multinominis* (XI, 22), l'Isis *nomine multiiugo* (XI, 25) ressemblent de près à la déesse μυριώνυμος qui nous occupe.

49. P. Oxy. XI, 1380, 6.

50. SEG IX, 192, 6. Cf. TOTTI, *Ausg. Texte*, n° 4, p. 13.

51. *Métamorphoses* XI, 5.

52. SIRIS, n° 502 (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.).

53. Arétalogie de Kymè (I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.), l. 3 et Arétalogie de la Korè Kosmou (III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.) ; cf.

TOTTI, *Ausg. Texte*, n° 1, p. 1 (Kymè) et n° 3, p. 11, ch. 5 (KK).

54. Explication rejetée fort justement par DUNAND, *Culte d'Isis*, p. 14 et GRIFFITHS, *Isis-book*, p. 140 sq.

55. Rédaction que N. FICK, « La magie dans les *Métamorphoses* d'Apulée », REL 63, 1985, p. 133, n. 1, pense pouvoir situer c. 175 apr. J.-C.

Il semble donc qu'Apulée, au cours du Livre XI des *Métamorphoses* ait montré qu'il avait tout saisi de l'évolution théologique qui venait de s'opérer. En invoquant la déesse sous plusieurs noms (XI, 2), en établissant une liste hénothéiste qu'il place ingénieusement dans la bouche de la déesse (XI, 5) puis en évoquant la myrionymie isiaque (XI, 22 et 25), Apulée souligne les trois étapes que nous avons évoquées dans cette étude, ce passage de la polyonymie à la myrionymie par l'intermédiaire des listes hénothéistes. Apulée, en plus d'un écrivain de talent se révèle un brillant exégète.

La création concertée de l'épiclèse  $\mu\upsilon\rho\iota\omega\nu\nu\mu\omicron\varsigma$  marque une étape décisive dans la diffusion des cultes égyptiens. D'un bout à l'autre de l'Empire on emploie l'épiclèse nouvelle, du plus humble au plus puissant des fidèles. Née en grec, transcrite en latin, cette épiclèse est unique. Apanage exclusif d'Isis, elle la caractérise. Il ne s'agit plus d'une simple épithète, interchangeable, mais de l'épiclèse d'une seule divinité. L'iconographie reprit d'ailleurs ce thème et au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. circulèrent des documents au motif d'Isis-Panthea (statuettes, lampes, monnaies)<sup>56</sup>. Apparue au début du succès impérial des dieux égyptiens, elle disparaît à la fin du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C., alors que l'expansion paroxysmique des cultes isiaques, sous les Antonins et les Sévères, se mue déjà en souvenir. Elle aura vécu ce que l'Isis universelle aura vécu. Deux siècles.

56. Cf. J. LECLANT, « Isis déesse universelle et divinité locale, dans le monde gréco-romain », *BCH-Suppl.* XIV, 1986, p. 352 sq. et les documents présentés par MALAISE, *Inventaire* : deux statuettes d'Isis-Panthea à Herculaneum (n° 19) et Veleia (n° 2), ainsi qu'une lampe au même motif de Catana (n° 10).

DUNAND, *Culte d'Isis*, p. 12, n. 4 évoque également l'image d'Isis-Panthea sur des monnaies de Tarse du règne conjoint de Valérien et Gallien (253-260 apr. J.-C.). Il y a là une concordance avec notre propre documentation sur Isis myrionyme.

## ANNEXE DES DOCUMENTS

### 1. SOURCES LITTÉRAIRES

**Doc. 1 :** Plutarque, *De Iside et Osiride*, 53 372E.

Plutarque, rédigeant cette somme à la fin de sa vie, a utilisé pour cela des éléments connus de lui bien antérieurement à la date de 118/119 apr. J.-C. que Griffiths fixe pour ce traité (p. 17). Peut-être prit-il connaissance de cette épiclèse au cours de son voyage en Égypte, que l'on situe généralement vers 67/68 apr. J.-C. (Hani, p. 11 et n. 1). La date de 118/119 apr. J.-C. fournit un *terminus post quem* à la création de *μυριώνυμος*.

Bibliogr. : Griffiths, *De Iside*, Cambridge, 1970 ; Hani, *La Religion égyptienne dans la pensée religieuse de Plutarque*, Paris, 1976 ; Froidefond, *Plutarque. Isis et Osiris*, Paris, 1988.

**Doc. 2 :** *Vita Aesopiaca* V, 3-4.

Dans ce passage du *Codex G* de la *Vita Aesopiaca*, version manuscrite la plus ancienne actuellement connue de ce récit anonyme, Ésope rencontre une prêtresse d'Isis myrionyme, Philogénia. Les versions les plus récentes, textes byzantins des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> s. présentent une adaptation christianisée de la vie du fabuliste, dans laquelle certains éléments par trop païens ont été éliminés. C'est le cas de *μυριώνυμος*, qui n'apparaît plus dans les textes tardifs comme le *Codex W* de ce même récit. B.E. Perry date la version G du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. (p. 25 sq.).

Bibliogr. : B.E. Perry, *Studies in the text history of the life and fables of Aesop*, Pennsylvania, 1936 ; *id.*, *Aesopiaca*, Urbana, 1952 ; Totti, *Ausg. Texte*, n° 18, p. 56-59.

### 2. SOURCES PAPHYROLOGIQUES

#### 2.1. Fayoum.

**Doc. 3 :** *PGM* LIX, 14.

Papyrus magique des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Amulette de momie.

Bibliogr. : K. Preisandanz, « Mumienamulett auf Papyrus », *EtudPap* I, 1932, p. 19-22 ; A.D. Nock, « A Vision of Mandulis Aion », *HTR* XXVII, 1934, p. 67, n. 21.

**Doc. 4 :** *SB* I, 4650,4

Lettre privée d'Asklépiade à son frère Hiérix qui habite Alexandrie. III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. ? Elle contient un proscynème pour la déesse Isis *μυριώνυμος*, le seigneur Apollon et les dieux associés.

Bibliogr. : P. Ross *Georg.* III, 4. G. Ronchi, *Lexicon Theonymon* IV, Milano, 1976, p. 810 cite deux fois le même texte sous deux références différentes (*SB* I 4650 et *P. Ross Georg.* III, 4).

#### 2.2. Égypte (sans autre précision).

**Doc. 5 :** *PGM* LVII, 13.

Invocation magique datant du règne d'Hadrien (117-138 apr. J.-C.).

Bibliogr. : H.D. Betz (ed.), *The Greek Magical Papyri in Translation, Including the Demotic Spells*, Chicago and London, 1986, p. 284 sq.

### 3. SOURCES ÉPIGRAPHIQUES.

#### 3.1. Égypte.

**Doc. 6 :** *SB I*, 1015, 6-7.

Dédicace à Zeus Hélios grand Sarapis, Isis  $\mu\upsilon\rho\iota\omega\nu\nu\mu\omicron\varsigma$  et les dieux associés (165 apr. J.-C.) Le nom des dédicants est illisible et la provenance de la pierre difficile à préciser.

Bibliogr. : É. Bernand, *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie : répertoire bibliographique des IGRR*, Paris, 1983, p. 76 (*IGRR I*, 1321).

**Doc. 7 :** R. Körner, « Ein Weihinschrift für Isis », *Klio* 52, 1970, p. 191, l. 2-3.

Inscription achetée au Caire sans indication du lieu de provenance. Dédicace d'un vétérinaire, M. Antonius Didymianus. Körner (p. 191-195), tout en songeant au III<sup>e</sup> s. apr. J.-C., croit pouvoir dater plus précisément le texte du règne de Caracalla.

Bibliogr. : L. Robert, *Bull. Épig.* 1971, n° 711, p. 530.

**Doc. 8 :** *I. Pan*, n° 22, 1-2.

Autel retrouvé au Mons Porphyrites (Gebel Dokhan) et daté de 137/138 apr. J.-C. Dédié par le centurion Fanius Severus, ce bloc circulaire en granit rouge provient peut-être d'une chapelle, voire du temple du Mons Porphyrites lui-même. La localisation exacte de la pierre resta longtemps une source d'erreur pour les modernes. Attribuée au Mons Claudianus (*SB V*, 8321; *SEG VIII*, 646; Ronchi, p. 809) elle fut souvent différenciée de la pierre trouvée au bord de la route conduisant au Mons Porphyrites. Or il s'agit de la même inscription (D. Meredith, p. 129 sq.). Rectification (*SB VIII*, 9988; *SEG XIII*, 603).

Bibliogr. : D. Meredith, « Eastern Desert of Egypt : notes on inscriptions », *CdE XXVIII/55*, 1953, p. 129-131, n° 3 et fig. 14 ; Th. Kraus, J. Röder et W. Müller-Wiem, « Mons Claudianus - Mons Porphyrites », *MDAIK* 22, 1967, p. 171 et 181 ; G. Ronchi, *Lexicon Theonymon IV*, p. 809, cite deux fois ce texte, l'attribuant d'abord au Mons Claudianus, puis au Mons Porphyrites ; A. Bernand, *Pan du désert*, Paris, 1977, n° 22, p. 63.

**Doc. 9 :** *I. Portes*, n° 79, 1.

Autel dédié à Isis  $\mu\upsilon\rho\iota\omega\nu\nu\mu\omicron\varsigma$ , la grande déesse, par Isidora, fille de Théon, habitant Coptos, à la suite de la restauration d'une statue de la Tychè, en 160 apr. J.-C.

Bibliogr. : *SB V*, 7791 ; A. Bernand, *Les Portes du désert*, Paris, 1984, n° 79, p. 225-227.

**Doc. 10 :** *I. Philae*, n° 162, 2.

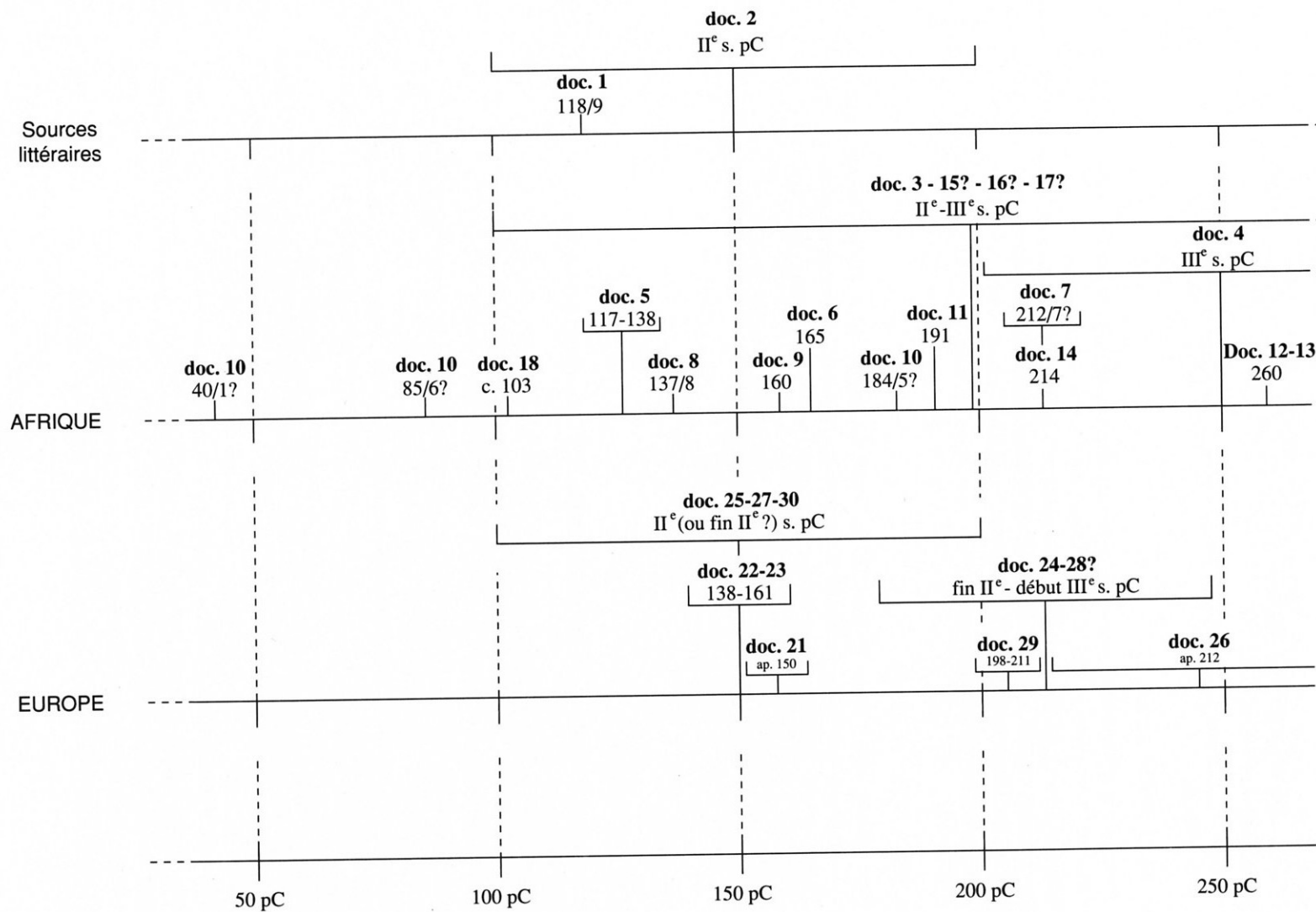
Proscynème de Théomnestos, fils de Ptolémaïos, stratège d'Éléphantine et de Philae, gravé sur le portique du temple d'Isis de Philae. Il pourrait s'agir de Grecs employés dans l'administration romaine, ou tout aussi bien de personnages portant un nom grec, ce qui ne préjuge en rien de leur origine. La datation du texte pose problème, le nom de l'Empereur ayant été martelé. Letronne (p. 184) proposait l'an V de Commode, alors qu'É. Bernand (p. 154) opte pour l'an V de Domitien, une critique interne rigoureuse appelant une datation assez haute. Dernièrement, A. Martin (p. 78) envisageait de restituer la titulature de Caligula, plus courte, et qui paraît mieux convenir à l'étendue de la lacune. Hypothèse séduisante, que nous avons retenue plus haut.

Bibliogr. : Letronne, *Recueil des inscriptions grecques et latines d'Égypte*, Paris, 1848, II, 127 ; É. Bernand, *Les Inscriptions grecques et latines de Philae*, Paris, 1969, II, n° 162, p. 150-154 ; A. Martin, « Domitien Germanicus et les documents grecs d'Égypte », *Historia* 36, 1987, p. 73-82.

**Doc. 11 :** *I. Philae*, n° 168, 17.

Proscynème d'Harkénis (Apollônios) pour Isis  $\mu\upsilon\rho\iota\omega\nu\nu\mu\omicron\varsigma$ , gravé sur la « Porte d'Hadrien » du temple d'Isis de Philae. Cet Harkénis pourrait venir d'Alexandrie, comme ses deux compagnons Serenus





ISIS MYRIONYME

et Felix. Le milieu populaire des dédicants semble attesté par les nombreuses fautes d'accord de la triple dédicace. S'agissant d'une trente-et-unième année de règne, il doit s'agir de celui de Commode, dont les années régnales sont comptées à partir de 161 apr. J.-C. (cf. *Wb* III, 54). Le texte date donc vraisemblablement de 191 apr. J.-C.

Bibliogr. : É. Bernand, *Les Inscriptions grecques et latines de Philae* II, n° 168, p. 166-174 ; Totti, *Ausg. Texte*, n° 35, p. 94 sq.

**Doc. 12** : *I. Philae*, n° 180, 3.

Proscynème d'Abratoeis, vice-roi à Akin (royaume de Méroë), pour Isis *μυριώνυμος* de Philae et de l'Abaton, et les dieux associés. L'inscription, autrefois peinte en rouge sur la « Porte d'Hadrien » du temple d'Isis de Philae est aujourd'hui complètement effacée. Cette ambassade, connue par plusieurs textes, eut lieu en 260 apr. J.-C., sous le règne conjoint de Valérien et Gallien. Il s'agit de la plus tardive des mentions datées avec certitude d'Isis *μυριώνυμος*.

Bibliogr. : É. Bernand, *Les Inscriptions grecques et latines de Philae* II, n° 180, p. 192-197 ; Totti, *Ausg. Texte*, n° 37, p. 98.

**Doc. 13** : *I. Philae*, n° 181, 2.

Proscynème situé sous le **doc. 12** et daté du même jour (1<sup>er</sup> Tybi an VIII). L'auteur, Tamis, ambassadeur dans l'escorte d'Abratoeis, fait acte d'adoration pour Isis *μυριώνυμος* de Philae et de l'Abaton. L'inscription, naguère peinte en rouge, est aujourd'hui totalement effacée.

Bibliogr. : É. Bernand, *Les Inscriptions grecques et latines de Philae* II, n° 181, p. 197-201 ; Totti, *Ausg. Texte*, n° 38, p. 99.

### 3.2. Nubie.

**Doc. 14** : *SB* V, 8467, 5.

Proscynème adressé par des prêtres du temple de Tzitzis (Kertassi) à Isis *μυριώνυμος*. Le texte est daté de 214 apr. J.-C.

Bibliogr. : A. Bernand, *Pan du désert*, p. 64, n. 30.

**Doc. 15** : *I. Métriques*, n° 166, 21.

Récit anonyme, en prose, en l'honneur de Mandulis, provenant du temple du dieu à Talmis (Kalabcha). Dans la partie terminale de son œuvre, l'auteur fait allusion à Isis *μυριώνυμος*. Celle-ci n'est pas sans rapport avec le v. 8 de l'arétalogie versifiée d'Andros (Totti, n° 3, p. 5) et le v. 9 de l'hymne de Kios à Anubis (Totti, n° 5, p. 14). Le texte est d'époque impériale, mais il est difficile de préciser davantage.

Bibliogr. : Nock, « A vision of Mandulis Aion », *HTR* XXVII, 1934, p. 53-104 ; É. Bernand, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine*, Paris, Besançon, 1969, n° 166, p. 576-83 ; Totti, *Ausg. Texte*, n° 40, p. 102 sq.

**Doc. 16** : *SB* V, 8537, 6.

Proscynème d'Apollinarius, soldat de la *cohors II Ituraeorum equitata* et d'un soldat de la *cohors I Flavia Cilicium equitata* aux grands dieux Sarapis et Isis *μυριώνυμος*. Le texte, d'époque impériale, provient de Hiéra Sykaminos (Maharraka), près du temple d'Isis et de Sarapis.

Bibliogr. : É. Bernand, *Inscriptions grecques d'Égypte et de Nubie : répertoire bibliographique des IGRR*, p. 86 (IGRR I, 1370).

**Doc. 17 :** *SB V*, 8543, 2-3.

Proscynème de Geminios Phronto pour Isis *μυριώνυμος* et Hélios Sarapis. D'époque impériale, il provient de Hiéra Sykaminos, près du temple d'Isis et de Sarapis. Jadis peint sur une colonne, il est à présent effacé.

Bibliogr. : A. Bernand, *Pan du désert*, p. 64, n. 29.

### 3.3. Cyrénaïque.

**Doc. 18 :** *SIRIS*, n° 808, 8.

Fragment de loi sacrée trouvé dans l'Isieion de Cyrène. Le prêtre Agathos Daimon pourrait être le même que le néocore de ce nom qui fit graver en 103 apr. J.-C. la très fameuse aréalogie de Cyrène à Isis (Totti, n° 4, p. 13). Cette pierre pourrait ainsi être datée de la fin du I<sup>er</sup> s. apr. J.-C. ou du tout début du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Bibliogr. : *SEG XX 721B* ; Mora, *Pros.Is.I*, 1990, VI, n° 3.

### 3.4. Cilicie.

**Doc. 19 :** *SIRIS*, n° 351, 2.

Dédicace d'époque impériale pour Sarapis et la déesse Isis *μυριώνυμος* trouvée à Sisium (Sis). On ne connaît pas, actuellement, de sanctuaire des dieux égyptiens en cet endroit. Il peut donc s'agir d'une pierre errante ou provenant d'une ville disparue, voire, plus vraisemblablement, d'un acte de piété personnelle placé dans une chapelle privée.

Bibliogr. : Dunand, *Culte d'Isis*, p. 13 ; Mora, *Pros.Is.I*, II, n° 719.

### 3.5. Latium.

**Doc. 20 :** *IGUR*, 176, 6-7.

Inscription d'époque impériale, sur une base de bronze, retrouvée à Rome près du Latran. Elle est dédiée par *Σερβίλιος Ἀγαθεῖνος*, prophète, à une divinité qui n'est pas nommée mais qui doit être Isis si l'on en juge par les épithètes qu'elle présente (Malaise, p. 642).

Bibliogr. : Malaise, « Documents nouveaux et points de vue récents sur les cultes isiaques en Italie », dans *Hommages à M. J. Vermaseren*, *EPRO* 68, 1978, p. 642 ; Mora, *Pros.Is.I*, III, n° 305.

**Doc. 21 :** *SIRIS*, n° 505, 2.

Dédicace d'un ancien proconsul de la Province d'Afrique, L. Minucius Natalis, qui fut également propréteur en Mésie inférieure, pour Zeus Hélios Sarapis, Isis *μυριώνυμος* et les dieux associés. Trouvée à Minturnae (Minturno) dans le Latium adlectum, elle doit être de peu postérieure à 150 apr. J.-C. Les traces d'objets égyptiens ou égyptisant sont rares à Minturnae (une petite statuette égyptienne en basalte aurait été trouvée dans le théâtre en 1932 (J. Johnson)). Aucun sanctuaire des dieux égyptiens n'est attesté. Seul un temple de la nymphe Marica est connu en cet endroit. Le texte de la dédicace rappelle celui des proscynèmes d'Égypte. Il est possible que L. Minucius Natalis ait rapporté de son séjour africain sinon la pierre, du moins la formule qui y figure.

Bibliogr. : J. Johnson, s. v. Minturnae, *PWRE (Suppl. Bd. VII)* 1940, col. 458-494 ; Malaise, *Inventaire*, p. 63 ; Mora, *Pros.Is.I*, III, n° 230.

### 3.6. Gaule Cisalpine.

**Doc. 22 :** *SIRIS*, n° 639, 2.

Dédicace d'un esclave du nom de Festinus à Isis *myrionyma*, en latin. Elle date du règne d'Antonin (138-161 apr. J.-C.). Festinus, auteur d'une autre dédicace adressée elle à Isis *augusta* (*SIRIS* n° 638) est *arcarius* (caissier) du *conductor* T. Iulius Saturninus, attaché au service douanier du poste de Sublavio (Chiusa-Sabiona) sur l'axe Vérone-Augsbourg.

Bibliogr. : H.G. Pflaum, *Les Carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain* I, Paris, 1960, n° 11, p. 436 ; C.B. Pascal, *The cults of Cisalpine Gaul*, (coll. *Latomus* LXXV), Bruxelles, 1964, p. 46-48 ; Malaise, *Inventaire*, p. 17 ; M.-Chr. Budischovsky, « La diffusion des cultes égyptiens d'Aquilée à travers les pays alpins », *Antichità AltoAdriatiche* IX, 1976, p. 207-227 ; *id.*, « Les cultes orientaux à Aquilée et leur diffusion en Istrie et en Vénétie », *Antichità AltoAdriatiche* XII, 1977, p. 99-123 ; Mora, *Pros.Is.I*, III, n° 154.

### 3.7. Pannonie Supérieure.

**Doc. 23 :** *SIRIS*, n° 656, 1.

Autel avec inscription votive provenant de Poetovio (Ptuj) et daté du règne d'Antonin (138-161 apr. J.-C.). Dédicace pour Isis *myrionyma*, en latin. Le dédicant, Fructus, est un esclave, *servus viculus* du *conductor* Q. Sabinius Veranus. Il fait partie de la classe des esclaves affectés aux services douaniers. Fructus, dont le nom peut évoquer une origine orientale ou pérégrine, a également dédié aux Nymphes (*CIL* III, 5146). Le *floruit* du culte d'Isis et de Sarapis à Poetovio se situe aux I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Bibliogr. : J. Leclant, *Orientalia* 30, 1961, p. 401 ; P. Selem, *Les Religions orientales dans la Pannonie romaine, partie en Yougoslavie*, *EPRO* 85, 1980, p. 12, n. 44 et p. 45 ; Mora, *Pros.Is.I*, IV, n° 53.

### 3.8. Dacie.

**Doc. 24 :** *SIRIS*, n° 692, 2.

Autel votif en pierre, provenant d'Apulum (Alba Iulia), daté de la fin du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. ou du tout début du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Dédicace à Isis *myrionyma*, en latin. L'auteur est une Orientale, Aelia Iusta, qui doit appartenir aux Aelii, famille dacienne, et vraisemblablement originaire de Palmyre.

Bibliogr. : A.I. Popa, « O noua inscriptie închinata zeitei Isis la Apulum », *Studii si cercetari de istorie veche* XIII, 1962, p. 147-152 ; Mora, *Pros.Is.I*, IV, n° 2.

**Doc. 25 :** *SIRIS*, n° 698, 1-2.

Dédicace à Isis *myrionyma*, en latin, de la fin du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Les dédicants, C. Iulius Martialis et L. Livius Victorinus sont deux personnages proches du clergé du temple des dieux égyptiens de Potaissa (Turda), dont le *floruit* se situe au II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Bibliogr. : Mora, *Pros.Is.I*, IV, n°s 63 et 70.

### 3.9. Mésie Inférieure.

**Doc. 26 :** *SEG* XXVI, 819.

Statue d'Hécate τρίμορφος trouvée à Jurta (Izgrej), près d'Odessos (Varna). La base, triface, présente sur chaque face une partie de l'inscription. Le dédicant, Aurelius Flavius, est originaire de Dolichè en Commagène. La dédicace, riche en épithètes, pourrait être de peu postérieure à 212 apr. J.-C. Il s'agit, à notre connaissance, de la seule inscription dans laquelle l'épiclèse *μυριώνυμος* est attri-

buée à une divinité nommément autre qu'Isis. Cependant, plusieurs éléments semblent indiquer que l'auteur de la dédicace ait célébré par son geste une Hécate identifiée à Isis :

— l'assimilation d'Hécate par Isis est attestée en Asie Mineure par un certain nombre de sources : *SIRIS*, n° 198 (Rhodes, I<sup>er</sup> s. av. J.-C. ?); *P.Oxy.* XI 1380, 113 (fin I<sup>er</sup> s. apr. J.-C.); Apulée, *Métamorphoses* XI, 5 (c. 175 apr. J.-C.) ;

— plusieurs épithètes présentes dans cette inscription sont étroitement liées au vocabulaire isiaque de l'époque impériale : τρίμορφος, épithète d'Hécate infernale aux trois visages fait songer à Apulée, *Métamorphoses* XI, 2 où Isis est identifiée à Proserpine *triformi specie* ; τρίοδος, qui caractérise la patronne des carrefours qu'est Hécate en Asie Mineure notamment, peut être rapprochée de l'épithète τριδοεῖτις qui est donnée à Isis dans le *P.Oxy.* XI 1380, 90-91. Dans le même texte, Isis est dite Τριβία (Trivia, la déesse des carrefours) sur le Dindyme (en Phrygie) et en Troade (l. 114) ; θεὰ ἐπήκοος, Isis l'est — certes comme nombre d'autres divinités — à de nombreuses reprises, en particulier à Délos et à Thessalonique; quant à μυριώνυμος, seule Isis l'est par ailleurs.

— la date proposée par l'éditeur, peu après 212 apr. J.-C., ne s'oppose en rien à la chronologie de l'épiclèse isiaque.

— si l'étroitesse des rapports entre l'identification d'Hécate à Isis et l'Asie Mineure (*P.Oxy.* XI, 1380,90-91, 113-114; *SIRIS*, n° 198) peut paraître sans objet pour une statue retrouvée au nord de la Thrace, en Mésie Inférieure, rappelons que le dédicant, Aurelius Flavius est originaire de Dolichè en Commagène, en Asie Mineure.

Tout ceci nous invite à considérer que c'est à une Hécate ressemblant très fortement à Isis qu'Aurelius Flavius dédia cette statue.

Bibliogr. : G. Toncva, *MP* 16/2, 1976, p. 28-32.

### 3.10. Germanie Inférieure.

**Doc. 27 :** *SIRIS*, n° 721, 2-3.

Autel dédié à Isis *myrionyma*, en latin, retrouvé à Colonia Agrippinensis (Köln) sous l'église Saint-Géréon. Auteur inconnu. Mora, après d'autres, propose de lire [At ?]tius [Firm ?]us. La pierre devait figurer parmi les pièces votives se trouvant dans un *Iseum* d'époque impériale. Vidman (*SIRIS*, p. 309) propose de dater ce document du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.; Grimm (p. 136) pense à la fin du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. ou au début du III<sup>e</sup> s. apr. J.-C. Le *floruit* du temple autorise à songer à la fin du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Bibliogr. : G. Grimm, *Die Zeugnisse ägyptischer Religion und Kunstelemente im römischen Deutschland*, *EPRO* 12, 1969, n° 16, p. 136; Mora, *Pros.Is.I*, V, n° 5.

### 3.11. Belgique Seconde.

**Doc. 28 :** *SIRIS*, n° 749, 1.

Dédicace à Isis *myrionyma* et Sérapis, en latin, retrouvée à Noviodunum Suessionum (Soissons). Le dédicant est un esclave, Exspectatus, *vicarius* (?) attaché à un bureau financier relevant d'un procureur de Belgique. Son nom peut indiquer une origine orientale. La forme *Serapi* peut faire songer aux II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s. apr. J.-C.

Bibliogr. : Mora, *Pros.Is.I*, V, n° 29.

### 3.12. Espagne Citérieure.

**Doc. 29 :** *AE* 68, 230, 3.

Autel en trois parties dédié à Serapis *sanctus*, Isis *myrionyma*, Core *invicta*, Apollon Grannus et Mars Sagatus, en latin. La pierre a été retrouvée à Asturiaca Augusta (Astorga). Le dédicant, I. Silvanus

Melanio, fut *procurator argentariarum* en Dalmatie et est originaire de Rome. L'évocation d'Apollon Grannus, dont le culte était répandu dans les provinces danubiennes, fait songer au règne de Caracalla (Dion Cassius, LXXVIII, 15, 6). Les deux Augustes cités dans la dédicace peuvent être Caracalla et son père (198-209 apr. J.-C.) ou Caracalla et son frère Geta (211-212 apr. J.-C.).

Bibliogr. : A. Garcia y Bellido, « Lapidar votivas a deidades exóticas halladas recientemente en Astorga y Leon », *Boletín de la Real Academia de la Historia* CLXIII, 1968, p. 196-198, p. 201 et fig. 2 ; M.B. Galan, *ANRW* II/18.1, 1986, p. 374, n° 15 ; Mora, *Pros.Is.I*, V, n° 37.

### 3.13. Bétique.

**Doc. 30** : *AE* 1988, 727.

*Supplicatio* au sujet d'un vol, adressée à Isis *myrionyma*, en latin. Gravée sur une plaque de plomb, elle fut retrouvée en 1970 lors des fouilles de l'*Iseum* de Baelo Claudia (Bolonie). La langue populaire atteste le caractère indigène du (ou de la) plaignant(e), dont le nom est inconnu. Ce document est daté du II<sup>e</sup> s. apr. J.-C. par ses inventeurs.

Bibliogr. : J.N. Bonneville, S. Dardaine, P. Le Roux, *Belo V*, Madrid, 1988, p. 21, l. 1. ; M. Dondin-Payre, *Un siècle d'épigraphie classique : aspect de l'œuvre des savants français dans les pays du bassin méditerranéen*, Paris, 1988, n° 75, p. 57.